

CHAPITRE IV

Des clameurs, des hurlements, une péta-
rade de coups de fusils, et des sifflements
aigus et des hurrahs formidables. — C'est
Tambwé.— Il apparaît soudain, roide, sévère,
imposant, dans un coup de théâtre évidem-
ment voulu; ses guerriers dressent derrière
lui comme un mur d'arcs, de lances et de
fusils.

Un foudroyant silence est tombé sur le
marché.

Après un temps d'arrêt, Tambwé reprend
sa marche à pas très lents... Ses femmes,
avec des gestes désordonnés et des cris
de joie, se précipitent au devant du maître,
lui font une haie de leurs corps prosternés,
le front dans la poussière. Et toutes les têtes
aux alentours, obéissant au rite consacré,
heurtent le sol avec humilité.

Il y a dans un angle de la place un gros arbre, sorte de faux boabab, où est appendu le grand tambour de guerre dont l'emploi est le privilège exclusif des chefs suzerains. Ce tambour est étrange ; il atteint à peu près les dimensions d'une harpe dont il affecte d'ailleurs la forme ; il est fait d'une épaisse planche de bois de fer, intérieurement évidée sur toute sa superficie, sauf à l'extrême bord d'un côté, lequel bord est large de dix doigts et constitue l'armature de l'instrument. Les deux faces du tambour vont s'amincissant en courbe : cette variation d'épaisseur permet l'exécution de toute une série de gammes ; l'instrument, frappé alternativement des deux côtés avec un bâton garni d'une boule de caoutchouc, possède une si extraordinaire sonorité que les chefs vassaux, — qu'il sert notamment à rassembler, — en perçoivent le son à deux et trois lieues d'éloignement. Même Tambwé, que des guerres incessantes avec ses voisins Tchibaka et Mukoko tenaient sur un perpétuel qui-vive et avaient à la lon-

gue rendu ingénieux, — était parvenu à faire du grand tambour de guerre une sorte de téléphone, c'est-à-dire qu'au moyen de battements et roulements conventionnels, il transmettait aux chefs, ses subordonnés, des avis, des renseignements, des ordres de marche ou de retraite, en un mot tout ce que lui dictait la stratégie adoptée.

...Ce fut vers l'arbre au tambour que se dirigea lentement le Chef des chefs. La *Mukalingué-Mwadi* s'était précipitée vers sa case, en revenait avec la protocolaire peau de léopard et suivie de deux esclaves chargés du siège royal, soit une chaise de bois, assez élevée et de forme plutôt indécise, mais décorée, à chaque montant du dossier, d'une tête de femme étrangement et caractéristiquement sculptée.

Lors, Tambwé s'étant assis, ses guerriers se débandèrent en tumulte sur la place; déjà plus rien n'existait pour eux, rien que le *malafu* et les pipes; et tandis que leurs rires et leurs chants s'enflaient d'ivresse, la grosse

voix du marché avait repris son bourdonnement affairé et les femmes, obéissant à l'universel instinct qui leur est propre, oublièrent l'importante aventure de l'arrivée du chef redouté, pour le marchandage d'un miroir ou d'un collier de verre.

Tambwé, immobile et muet, tenant par le canon son fusil appuyé au sol, les yeux féline-ment mi-clos, regardait. Alors s'approchèrent un à un les chefs des *bilolos* (1) et les dignitaires présents, afin de souhaiter la bienvenue à leur suzerain et maître. Le premier fut Mwarim-Vita, le capita de la Guerre, un géant à face dure et féroce. Silencieusement, à trois pas du chef, il se prosterna, front dans la poussière, et effectua sur le sol, avec ses poings fermés, un tambourinement cabalistique; ensuite, toujours à genoux, — un morceau de terre blanche tiré de sa besace, — il écrasa de son pouce droit cette terre dans sa main gauche, frota avec la poudre ainsi.

(1) Petites chefferies dépendant d'un chef-suzerain.

formée, ses bras et le creux de sa poitrine, et, cérémonieusement, dit :

— Tambwé Mukalansengo, Mwarim-Vita, mwana Kalamba, nadi n'ghetti.

(Tambwé, chef des chefs, qui pleures après la guerre, fils de Kalamba, je suis ton esclave!)

Une longue minute, à travers ses longs cils baissés, Tambwé contempla son ministre ; son front esquissa une hautaine inclinaison approbative et entre ses lèvres un vague monosyllabe passa.

— Mû...

Puis il tendit la main droite.

Mwarim-Vita, relevé avec un intime soupir de soulagement, fit sur cette autocratique main glisser, rapide, la paume de sa dextre, applaudit deux fois, claqua rituellement des doigts, puis disparut à reculons dans la foule.

Tous, l'un après l'autre, se conformèrent cérémonieusement à la même étiquette ; ce grand corps de roi, rigide, sans regard, avec son murmure monotone et son automatique frottement de main, faisait une figure si

impressionnante que peu à peu une angoisse affolée emplissait les âmes et que la place insensiblement se vidait autour de lui, comme balayée par une superstitieuse épouvante.

Tambwé est très grand : sa taille atteint un mètre quatre-vingt-dix. Membres grêles, poitrine aplatie, ventre proéminent. Teint d'un noir mat. La physionomie est sournoisement cruelle ; un pli têtue barre le front, un front bas, élargi par une calvitie précoce ; de gros yeux, striés de fibriles sanglantes, dont le regard insaisissable se dérobe derrière les cils mi-clos. Face glabre, nez large, lèvres lippues. Démarche lourde, un peu hésitante.

Rudimentaire, le costume de Tambwé consiste en une peau de bête serrée autour des reins, une cartouchière de cuir et un chapeau de forme indécise ; dans la ceinture, un de ces larges coutelas dont les Bakètes ont la spécialité ; une grosse poire à poudre et une besace pendent sur l'épaule gauche.

Tambwé est entre les grands chefs Bakètes de beaucoup le plus redouté et le plus redou-

table; son air apathique cache une vive intelligence et de réelles qualités. Plus énergiquement qu'aucun, il met en pratique cet axiome des chefs nègres : « Terroriser pour régner »; et, de fait, hautain, brusque, insociable, il est craint et détesté même par son peuple.

D'instinct, Tambwé est au fond plutôt doux et généreux, et il lui arriva, à jeun, de s'abandonner à ces bons sentiments; mais il est presque toujours ivre, d'une ivresse froide, maîtrisée, qui le mène aux conceptions les plus barbares, aux cruautés les plus inhumaines; même, ses ennemis le taxent d'anthropophagie.

La chefferie de Tambwé s'étend sur la rive gauche de la Buschimaie et il faut trois jours de marche par la route pour en traverser le territoire dans sa plus longue distance, du sud au nord, soit de Petit-Tchibaka jusqu'à la Lukèchi. La Lubi semblait devoir en être la limite ouest naturelle, mais l'incessante activité de Tambwé a reculé cette frontière,

Am/le du chef
me pas me chef
Dus...
...
...
...
...
...

en certains points, jusqu'à peine un jour du *boma* de Komango, chef des Mumugis, à trois heures de la Lulua.

Les voisins de Tambwé sont, au Nord, Tchikongo; au Sud, Tchibaka, Kabamba-Kabamba, Kandanji et Mukoko.

Un chef est resté célèbre dans le pays, c'est Mwatiamvo, chef des Balundas, lequel était jadis le maître incontesté de toute la région entre le Lubilage et la Lulua, mais dont le domaine peu à peu s'est si bien effrité au profit d'une dizaine de petits chefs gourmands, que Mwatiamwo n'est plus aujourd'hui que le roitelet modeste d'un coin perdu vers le lac Dilolo.

A l'Est, le long de la Buschimaie, vivent les Bena-Kanioka, dont les chefs les plus importants sont Kayéyé et Kanda-Kanda.

La chefferie de Tambwé est une large zone, relativement peu accidentée, coupée d'une infinité de ruisseaux, avec de merveilleuses galeries forestières et de grands marais de sel qui sont une des caractéristiques de la région.

Elle comprend, en dehors des villages et hameaux propres à Tambwé, une cinquantaine de *bilolos*, ou petites chefferies, lui soumis de gré — parce que trop faibles pour se défendre — ou de force, après de sanglantes et interminables querelles. Ces *bilolos* paient toutes les dix, six ou quatre lunes, — même tous les jours s'il s'agit de *malafu*, — une redevance en nature proportionnelle à leur importance et déterminée suivant les règles les plus fantaisistes. En revanche, Tambwé doit à ses *bilolos* aide et protection en cas d'attaque et les femmes, les enfants et les vieillards ont le droit de se réfugier à l'intérieur de son *boma*.

* Ce *boma* constitue au reste, avec son fossé profond et les meurtrières pour fusils dont est percé le rempart, en raison surtout de l'armement incohérent, voire préhistorique, des tribus africaines, un ouvrage presque inexpugnable. Il porte chez Tambwé le nom spécial de *Tchipaka* et les habitants qu'il enserme sont appelés Ména-Tchipaka...

... A peine le dernier chef achevait ses salamales de bienvenue, Tambwé se leva et dans le grand silence qui de nouveau étreignait le marché, au milieu de ses femmes empressées, il se dirigea vers son *lupangu* et disparut derrière le rideau de verdure et les cases qui lui servent d'avant-plan. Mais le marché ne se réveilla plus; une débandade s'envola par tous les sentiers : les femmes partaient, lasses, sans rien dire, courbant la tête sous la corbeille lourde de provisions; des guerriers, gorgés de vin et de mangeaille, tant bien que mal se mettaient en route vers leur village : quelques uns, massés en un coin d'ombre, cuvaient leur ivresse dans l'épaisse fumée des pipes.

Lukussu, pliant distraitement son bagage, contemplait avec de gros yeux humides, tout au fond de la place, un groupe d'arbres derrière lequel Udinji, debout, comme perdue en un rêve, regardait.

Et Lukussu s'en alla, le cœur serré, songeant amèrement que la vierge, fille de chef,

avait ri de son offre d'épousailles, — sans voir passer là-bas l'hôte attendu, le chef pâle dont le costume blanc faisait une tache claire au milieu des guerriers de l'escorte.

/ C'était cet homme blanc qu'extasiée et tremblante, Udinji regardait.

